

UNE COMMUNAUTE MERCANTILE DU NORD-OUEST : LES ANTALAOTRA

par

Gabriel RANTOANDRO

Par le vocable Antalaotra, les uns et les autres désignent tantôt une population d'origine extra-marine, tantôt une communauté d'intérêt. La réalité semble peut-être moins cloisonnée, d'autant que les témoins ont bien souvent réfléchi sur un moment de l'histoire de cette population, ou sur un aspect particulier de celle-ci, pour donner une définition parcellaire. Or, essayer de définir les Talaotra ne revient pas simplement à relever les traits culturels les plus spécifiques, à déterminer les sources d'une communauté à laquelle on attribue des origines extra-marines, il consiste également à voir à des moments différents de l'histoire comment celle-ci répond à des questions qui se posent aussi ailleurs, autour de l'océan Indien. Cette deuxième démarche nous paraît d'autant plus indispensable qu'elle nous donne l'occasion de nous demander quelle préoccupation l'emporte ici : le souci de pleine expression d'une civilisation dont le caractère musulman ne fait point de doute, ou la volonté de préserver des intérêts économiques évidents. Aussi important qu'il apparait, le problème des Antalaotra n'est pas tout à fait neuf, nous l'aborderons sous un angle particulier, en considérant le groupe dans sa fonction marchandé } c'est à cela seul que nous limitons notre contribution.

Evidemment, il convient de donner une définition de cette communauté, laquelle ne peut sortir que de l'ensemble des réflexions que nous serons amenés à faire ici ; mais nous voudrions aussi observer à travers différents témoignages, comment est assumée l'une des spécificités culturelles de la communauté, c'est-à-dire la religion musulmane. Les deux problèmes du commerce et de la politique sont intimement liés ; les Antalaotra entretiennent un négoce prospère le long de la côte et ont montré leur capacité de préserver cette activité : en tenant compte des pouvoirs politiques malgaches, ou en les ignorant ?

Pour ce qui est de l'étude des échelles, de leur chronologie, de leur situation

géographique, et enfin de leur civilisation matérielle, on ne peut pas ne pas citer l'important travail de P. Verin : *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes Nord de Madagascar* (1), qui reste encore l'ouvrage de base sur la région, pour les époques anciennes. Par l'éventail des témoignages qu'elle offre, la *Collection des Ouvrages Anciens concernant Madagascar* (COACM) (2), pour contestable qu'elle apparaisse parfois dans sa traduction et son interprétation n'a pas encore trouvé de substitut ; citons notamment l'incomparable récit du R.P. Luis Mariano qui a au moins l'avantage d'avoir été présenté dans sa version originale (3) permettant ainsi de contrôler à chaque moment l'édition française. Evoquons enfin l'excellente monographie de Guillain (4), remarquable pour la période Sakalava et Merina, quoique omettant parfois de citer ses sources.

LE MOT ET SON CONTENU

La confusion est bien sûr très grande entre le terme *Antalaotra* et d'autres appellations que même les Malgaches du XIXe siècle utilisent parfois indifféremment, Arabes, *Silamo*, ou *Talaotra* désignent en effet des réalités tantôt très distinctes, et tantôt sensiblement apparentées. La comparaison devient dans ce cas utile, dès le départ.

A coup sûr, *Antalaotra* (ou Antalaotse) présente une morphologie bien malgache, se composant d'un affixe locatif, *Ant.*, et d'une base d'origine malaise *Laut* qui signifie la mer. Cette explication, la plus généralement admise, offre l'avantage d'une acception plausible : ceux qui viennent de la mer (5) ; elle n'exclut pas d'autres possibilités pourtant moins vraisemblables, tel le rapprochement avec Andalousie d'où seraient venus des musulmans fuyant au XIe siècle la persécution en Espagne ; seul le contenu historique de l'appellation malgache pourra en décider.

Les deux autres appellations par contre, introduisent des notions très précises, celle de l'origine géographique sinon « raciale » (6), et celle d'une spécificité

(1) Thèse pour le Doctorat d'état, Paris I, 1972. Récemment publiée, Lille 1975, 2 volumes.

(2) Grandidier (A et G) Paris 1903-1920.

(3) H. Leitao / *os dois descobrimentos da ilha de Sao Lourenço ? Mandados fazer pelo vicerei D. Jeromimo de Azevedo nos anos de 1613 a 1616*. Lisbonne 1970. 431 p.

(4) *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar...* Paris 1845. 371 p. Un exemplaire rarissime de cet ouvrage est déposé à la bibliothèque de l'Académie Malgache.

(5) Ainsi admis, le terme semble introduire exclusivement l'idée d'origine, or le mot malgache pourrait aussi sous-entendre que cette population tire sa substance des activités maritimes.

(6) Guillain dont on connaît pourtant la perspicacité a fait lui-même, un usage assez abusif du terme, car il désigne les marchands de la baie de Baly comme une « colonie d'Arabes ». Ouv. cit p. 20. Il montre peut être ainsi sa préférence quand il s'agit de l'origine des *Antalaotra*. L. Mariano distingue par contre très nettement ces derniers des « Arabes d'Arabie ». *COACM II* p. 31 Lettre du 24 Août 1919.

religieuse. Des réserves s'imposent car l'on connaît la signification du rattachement à l'Arabie, tout comme le contenu réel d'un Islam local, parfois déjà fortement modifié par les facteurs les plus divers. La confusion qu'on a faite entre ces trois termes n'est pas due à un simple hasard ; ainsi l'on peut assez facilement écarter l'épithète arabe trop exclusif pour rendre compte d'une réalité aussi complexe que celle d'*Antalaoatra*. La religion musulmane qui est celle de la communauté se trouve attestée dès les premiers témoignages européens.

La terminologie utilisée par l'administration malgache du XIXe peut nous être d'un certain secours car elle a le mérite d'associer chaque fois les mots à leur contenu socio-politique(7). Ici, on retrouve encore les mêmes termes qui semblent désigner des catégories claires dans l'esprit des locuteurs ; une évidence se dégage des textes : *Silamo* englobe les *Talaoatra*, les Arabes, mais même les Indiens, ce qui paraît logique parce que laissant sous-entendre que sont appelés ainsi, ceux qui pratiquent l'Islam. Parmi les *Silamo*, les *Antalaoatra* ont une place à part et sont identifiés grâce à leur lieu d'implantation ; ainsi distingue-t-on les «*Antalaoatra de Marambitsy*», de ceux «*de Mahory*», etc... Mais la terminologie du XIXe siècle tout en clarifiant un peu les choses laisse planer un doute, car elle nous empêche d'identifier lesquels de ceux désignés comme *Silamo* sont *Antalaoatra*, cela lorsqu'il arrive que les documents nous transmettent des anthroponymes(8).

Le fait enfin qu'un mot malgache ait été utilisé pour désigner un groupe clairement perçu comme étranger est à souligner ; dans les autres cas évoqués les épithètes en usage semblent avoir été imposés par ceux-là mêmes qu'ils identifient ; le phénomène aurait pu naître du besoin chez les Malgaches de trouver une appellation à une communauté qui au départ devait vivre relativement isolée, n'entretenant avec les populations de la côte que des relations commerciales.

UNICITE OU DIVERSITE DES ORIGINES

La philologie a ses limites, surtout lorsqu'elle sert à expliquer des phénomènes humains ; il lui faut trouver des appuis dans l'histoire. Pour pouvoir rendre compte du contenu du terme *Talaoatra*, on se doit de poser le problème de l'origine ou des origines du groupe, en partant d'abord des observations faites par les contemporains.

Les provenances possibles ou présumées des *Talaoatra* frappent par leur multitude, nous n'en retiendrons que quelques unes, les plus dignes d'intérêt.

(7) Nous avons consulté les documents d'archives cités par M. Rasoamiaramanana dans *Aspects économiques et sociaux de la vie à Majunga entre 1862 et 1881*. Mémoire de Maîtrise Antananarivo 1974 ; 162 p. Annexes pp. 125-128.

(8) — Id — pp. 126 et suivantes, sont ainsi signalés, les noms des marchands *Silamo*.

Très tôt dès le XVI^e siècle, des témoins ont signalé la présence d'étrangers le long de la côte nord-ouest ; Barbosa note ainsi vers 1516 qu' «... elle est habitée par des païens et elle contient quelques villes Mores. Il y a beaucoup de rois aussi bien mores que païens»(9). Pourquoi ces petits groupes ne sont-ils pas d'emblée identifiés comme des Talaotra ? Peut être parce que leur installation en terre malgache n'est pas très ancienne, ou que le qualificatif datait de peu(10). Même plus tard à partir de 1613, les vagues épithètes Maures et Musulmans continuent à être en usage chez Luis Mariano, mais nous trouvons cette fois une description anthropologique et linguistique étonnamment précise puisqu'il écrit : «Sur toute la côte entre Mazalagem (Boina) et Sadia (Sahadia ou le Manambolo), qui a environ une longueur de 130 lieues, on parle sur le bord même de la mer, une langue analogue à celle des cafres, c'est-à-dire des pays de Mozambique et de Malindi, et les habitants ressemblent sous le rapport de la couleur et des usages, aux nègres d'Afrique dont paraît-il, ils descendent. Mais à une petite distance de cette côte de même que dans tout l'intérieur de l'île et sur le reste des côtes, on ne parle que la langue bouque, qui est particulière aux indigènes et diffère totalement de la langue cafre, mais qui est très semblable au malais»...(11). Ce témoignage apparente à coup sûr les Talaotra aux Souahili des Comores et de la côte orientale d'Afrique, lesquels sont définis par Trimmingham d'abord, puis surtout par P. Vérin de manière quasi-certaine. Le premier reprend les traditions africaines et comoriennes relatant l'arrivée depuis le Golfe persique d'une colonie shirazienne embarquée sur sept navires et ayant atterri en des endroits différents(12). Le septième navire aurait touché Boeni, que l'auteur situe sur la côte nord-ouest de l'île(13). La civilisation souahilie viendrait d'un métissage entre ces immigrés et les Bantous(Zanji). P. Vérin complète cette thèse par des traditions Talaotra recueillies dans la baie de Boina qui rapportent que «...les ancêtres des *Kajemby* et ceux des *Antalaoatra* habitaient jadis ensemble dans une île située entre la côte d'Afrique et les Comores. Ils vivaient de commerce et pratiquaient la religion musulmane. Lorsque l'impiété et la discorde s'installèrent dans l'île, Allah résolut de les punir ; l'île fut submergée par une mer furieuse et quelques justes échappèrent au châtiment ; certains disent qu'il furent miraculeusement épargnés, d'autres prétendent que Dieu envoya une

(9) Traduction de Trimmingham in *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*. Paris, t. I, les Antaimorona pp. 51-52. On sait que les Portugais désignent par le terme Mouros, les Musulmans en général. La présence de ces Mores est aussi remarquée par Tristan da Cunha en 1506 dans la baie de Mahajamba *COACM. I* pp. 14-16.

(10) La première fois que le terme est utilisé, c'est peut être au début du XVIII^e siècle

(11) S. Trimmingham, *Islam in East Africa*, Londres 1964. 198 p. et P. Vérin. *Ouv. cit.* p. 65 «La côte africaine et la civilisation souahilie, berceau de la culture des échelles malgaches».

(12) Sur chacun de ces navires il y avait un prince de Shiraz, et dans chacune des villes fondées régnait également un prince de même origine. Gevrey, cité par S. Trimmingham, *ouv. cit.* p. 11.

(13) P. Vérin *ouv. cit.* p. 63.

baleine, pour les porter ; *Kajemby* et *Antalaoatra* sont descendus de ce contingent de justes»(14). En clair, la grande majorité de la colonie Antalaoatra provient de Souahilis émigrés pour les nécessités du commerce ou pour d'autres raisons. Cette conclusion écarte-t-elle toute autre solution ?

L'on sait avec quelle persistance la solution arabe a continué à séduire certains auteurs ; ce sont «les descendants dégénérés des premiers Arabes», écrit Guillaïn. Mais même chez nos contemporains on retrouve la même thèse : «un mélange d'Arabes, de Malgaches et d'Africains, parlant un dialecte souahili parsemé de mots malgaches, et ayant adopté la religion, les vêtements et les usages arabes. Un petit nombre de purs arabes devaient comme aujourd'hui, dominer ce peuple, auquel s'ajoutait la masse, beaucoup plus importante, des purs africains»(15) ; ainsi conclut Deschamps dans son *Histoire*, s'abstenant de faire la comparaison entre les Souahilis et ceux qu'il appelle vaguement des «africains», mais ce qui frappe avant tout, c'est la prééminence de ces «purs arabes», affirmation de nature à égarer quelque peu les esprits, surtout lorsqu'on connaît la signification du rattachement à l'Arabie, ou à un ancêtre arabe chez les Musulmans. Sans aller jusqu'à l'exclusivisme, on peut penser compte tenu de la pérennité des relations entre les côtes d'Afrique et de Madagascar d'une part, et l'Arabie de l'autre, que des éléments arabes devaient tout naturellement trouver leur place au sein de ces communautés cosmopolites qui peuplent les villes maritimes, se mariant avec des femmes du pays, jouant le plus souvent sur leur origine pour tirer quelque avantage, et fusionnant avec le reste de la population. La place de ces éléments arabes devait être particulière au départ, mais ne peut pas faire oublier que les fondateurs présumés des échelles de commerce sont les ancêtres des Souahilis et de nos Talaotra.

La conclusion doit être nuancée en conséquence ; il n'y a pas eu en effet une, mais des origines possibles des *Antalaoatra* ; les Souahilis descendants de Shiraziens, dont l'émigration est placée par P. Vérin au XVe siècle, avaient sans doute fourni le plus gros contingent ; en nombre moins important sont venus des Arabes déjà fixés le long des côtes d'Afrique ; la communauté de religion a tout naturellement facilité le rapprochement entre ces deux éléments. Bien qu'ayant contracté des liens de mariage avec des femmes malgaches, ils se démarquent des populations de la côte par cette religion, même lorsqu'au moment de l'arrivée des Sakalava, ils sont contraints par la conjoncture nouvelle à nouer des liens plus étroits avec ces derniers, réussissant parfois à les convertir à leur foi. Mais avec le temps, le métissage se poursuit, ainsi que la symbiose avec les Malgaches, à tel point que s'estompe la démarcation entre les deux communautés. Le fait que les *Antalaoatra* soient englobés parmi les *Silamo* au

(14) *Ibidem*.

(15) H. Deschamps *Histoire de Madagascar* Paris 1972 p. 45.



XIXe par l'administration malgache n'est pas dû au hasard c'est le signe que dès cette époque commence la lente assimilation du groupe (16).

L'ISLAM ET LE NÉGOCE

La pratique de l'Islam se trouve maintes fois évoquée, contentons-nous d'abord de l'illustrer par quelques témoignages.

Précisons avant tout qu'il s'agit d'un Islam « maritime », non appuyé sur une base territoriale solide, mais limité à la communauté, sauf dans des circonstances très précises, comme sous le règne d'Andriantsoly qui, avec un de ses fils, se serait converti à la nouvelle foi(17). Cela pourrait laisser entendre que ces gens ne sont pas venus ici par prosélytisme religieux, mais avant tout pour d'autres raisons.

Cette réserve faite, il convient de souligner que l'Islam est la religion de presque toutes les colonies installées dans les villes ou ports Talaotra ; sans passer en revue toutes ces villes, on peut néanmoins évoquer le cas de *Mazalagem Nova* (Nouveau Masselage ou Boeni), décrit par Paulo Rodrigues Da Costa, P. Freire et L. Mariano en 1613 : la ville s'étendrait sur « une demie-lieue » en tout et serait couverte d'habitations « où vivraient 6 à 7000 personnes. Ses habitants sont tous musulmans, mais ils sont peu instruits dans leur religion qu'ils observent si mal qu'on peut dire qu'ils ne le sont que de nom. Ce sont les Maures de Malindi et d'Arabie venant chaque année dans ce port avec leurs navires pour y acheter de nombreux esclaves... qui les incitent à adopter l'Islam »(18). On comprend aisément l'aigreur des religieux portugais à l'endroit des *Antalaoatra* par leurs échecs successifs dans leurs tentatives d'évangélisation, mais la remarque se répète tellement que l'on doit en tenir compte(19), dans une certaine mesure. Toujours à propos de ce fameux Mazalagem, L. Mariano souligne : « Je sais bien qu'il y a dans cette ville beaucoup d'Arabes, qui y ont construit une mosquée et qui sont très pervers... »(20). Il est permis d'en conclure que si l'Islam *Antalaoatra* est quelque peu superficiel, la pratique religieuse montre une certaine ferveur, voire une régularité qui surpasse déjà ce que l'on trouve dans le Sud-Est de l'île, où il ne subsistait aux XVIe et XVIIe siècles que des vestiges de l'ancienne religion. La présence des mosquées, signalée dans les textes anciens, mais aussi

(16) Les textes malgaches du XIXe siècle distinguent clairement néanmoins les Arabes des *Antalaoatra*, même si les deux sont des *Silamo*, mais à coup sûr il s'agit d'Arabes émigrés sur le tard, et encore facilement identifiables.

(17) Guillain ouv. cit. p. 99 Cette conversion eut alors le résultat d'isoler le souverain de ses sujets.

(18) *COACM II* pp. 13–14 Avril 1613. Les chiffres semblent un peu excessifs.

(19) La même réflexion revient plus loin : « Les Maures sont ici peu intelligents et peu zélés pour leur religion, la plupart sont du reste hâis par les Bouques. » *COACM II* p. 74–1614.

(20) id p. 267 20 Août 1617. Lettre écrite de Mozambique au P. Provincial de Goa.

par les restes archéologiques l'atteste de manière indubitable(21). Nous avons donc le devoir de nous y arrêter rapidement.

L'ouvrage le plus complet sur la question est la thèse de P. Vérin ; elle rend possible la comparaison des différentes mosquées découvertes dans les établissements Talaotra ; on suivra avec profit la chronologie établie par l'auteur (22), avec lequel d'ailleurs nous avons eu l'avantage de visiter et parfois de fouiller un certain nombre de sites musulmans du Nord-Ouest ; nous avons pu constater ainsi la permanence de ces sanctuaires, de dimensions plus réduites, paraît-il, par rapport à ceux que l'on trouve sur la côte orientale d'Afrique. Citons entre autres dans la baie de Mahajamba, sur la pointe nord de *Nosy Marya*(23), une mosquée en dur pourvu d'un *mihrab*. On en compte encore un nombre bien plus élevé dans la baie de Boïna, où existaient deux échelles du commerce, *Kingany* et *Antsoheribory*(24). La première possède deux à trois mosquées ; deux d'entre elles disposent également d'un *mihrab*, l'existence de ces édifices sur une si petite île pourrait laisser préjuger de l'importance de la population qui y vivait, mais aussi peut-être d'une division quelconque au sein de la communauté. Antsoheribory comporte elle aussi, un édifice religieux dans sa partie nord faisant face à l'entrée de la baie ; de dimensions assez réduites (13,75 m/14 m – 8,60 m), cet édifice n'offre aucune particularité qui permette de caractériser la communauté ; par contre, lorsqu'on regroupe les éléments épars observés sur l'ensemble de ces mosquées(25), on y trouve des traits communs qui méritent d'être soulignés.

D'abord, il ne s'agit pas de constructions provisoires puisque presque toutes sont en dur, sauf celles qui ont été édifiées tardivement. L'absence, à notre connaissance, de *minaret* constitue un autre fait frappant, elle pourrait avoir plusieurs causes, techniques et pratiques ; or nous ne devons pas oublier que cet élément architectural n'a pas seulement comme fonction l'appel à la prière ; pour ceux qui viennent de la mer, les marchands et les navigateurs musulmans non habitués à la région, il rassure en indiquant la présence de coreligionnaires ; cette absence pourrait donc aussi être significative de pratiques commerciales(26), mais également d'un Islam peu soucieux d'étendre ses appels aux Malgaches non musulmans, même lorsque l'établissement se trouvait sur la terre ferme comme à Kingany. Mais ici, toutes les réserves s'imposent car l'absence de restes de minarets sur les sites les plus anciens peut très bien avoir pour cause une destruction de cet élément par les hommes ou par les injures du temps.

(21) Il ne subsiste pratiquement pas de traces de mosquées anciennes dans le Sud-Est à notre connaissance.

(22) P. Vérin, *ouv. cit.* p. 84.

(23) La fondation pourrait remonter au début du XV^e siècle, sinon un peu avant. L'île est aujourd'hui abandonnée, sans doute faute de point d'eau.

(24) Kingany (XV^e–XVI^e siècles). Antsoheribory (1600–1850 env.)

(25) Non seulement à Manja, Kingany et Antsoheribory, mais aussi dans les autres échelles.

(26) Voir plus bas

Lorsqu'on observe l'importance du rôle, qu'ont joué les émigrés chiraziens dans la formation des cultures souahilies ou influencées par celles-ci en Afrique orientale, aux Comores, et à Madagascar, l'on s'attend à retrouver des traces de *chiïsme* dans les témoignages écrits comme sur les sites archéologiques. Des auteurs comme Grandidier et Poirier ont pu reconnaître de telles traces à Madagascar, mais l'auteur des *Echelles...* réfute cette hypothèse en s'appuyant sur G. Ferrand et affirme qu'« à l'époque classique, les gens de Boeni étaient sunnis »(27). Cette précision n'est pas superflue, car au moins en partie, elle permet de supposer que le rôle des éléments non souahilisés, dont les Arabes, devait être non négligeable sur le plan religieux.

Nous retrouvons enfin dans les *Echelles...* un passage qui complète notre vision : « L'Islam des échelles était à la fois simplifié et égalitaire. Aucune mosquée ne présente de traces de *minbar* permettant à l'imam de s'élever au dessus du peuple »(28). Nous en tirons une image assez nette du rôle de la foi dans la société ; elle servait peut-être davantage à maintenir une solide cohésion sociale qu'à étendre les terres soumises au Prophète ; le résultat en est que l'Islam dans le Nord-Ouest n'a jamais gagné de manière durable ou en profondeur les populations de la côte.

Ici comme ailleurs, l'Islam se concilie admirablement avec le négoce et les activités maritimes. La maîtrise de la mer constituait la base indispensable. Or les sources sont en cette matière très rares.

A notre connaissance, il n'a été signalé aucun chantier naval ancien dans cette région, et comme ce type de vestige résiste très médiocrement au temps, force nous est de recourir à d'autres moyens d'approche. D'abord, il est certain que la royauté merina avait interdit la construction d'embarcations de haute mer, mais une telle mesure n'aurait pu connaître une efficacité absolue, l'armée elle-même ne disposant pas de navires pour contrôler intégralement nos côtes. Par contre on peut croire que les *Antalaotra* ne construisaient pas de gros boutres, mais uniquement des petites unités destinées au cabotage, et éventuellement à la traversée du Canal de Mozambique, chose qui, au XIXe siècle se produisait assez rarement. Si l'hypothèse s'avère exacte, le phénomène n'est donc pas le seul fait de la région, des observateurs ont fait des remarques analogues ou plus pessimistes aux Comores (29); en outre une étude récente d'Alpers montre que les Sakalava qui ont razzié Mozambique entre 1800 et 1820 devaient avoir comme embarcations de simples *lakandrafitra* (30). Il est fort possible qu'on ait utilisé

(27) P. Vérin : ouv. cit. p. 946.

(28) *Ibidem*.

(29) Mme Rasoamiaramanana nous a aimablement communiqué que de tels voyages avaient eu lieu, mais les intéressés portaient-ils seulement à bord de leur navire ?

COACM II p. 403 Th. Rebert 1626. L'auteur parle de Mohéli.

(30) E. A. Alpers *Madagascar and Mozambique in the nineteenth century : the era of Sakalava raids (1800-1820)* in *Omalasy Anio* 5. 6. 1977. Le terme utilisé pour désigner ces embarcations est *lakas* qui pourrait être une déformation du malgache *lakana*. pp. 38-41.

dans les échelles des boutres construits ailleurs puisque Thomas Roe en a rencontré aux Comores en 1625 en déclarant formellement : «Un boutre de Madagascar chargé d'esclaves se trouvait à l'ancre dans cette rade (Mohéli) en même temps que nos navires. Le pilote de ce boutre, nommé Mualline—Abrim (Muallim—Ibrahîm), parlait Portugais et il me dit que, dans le Sud de cette île de Madagascar, on trouve une grande quantité d'ambre gris et de Cocos de mer. Il avait une connaissance approfondie de ces pays et il me fit voir une carte marine sur parchemin, fort bien dessinée, et graduée avec soin...»(31). On doit y reconnaître sans doute une embarcation à peu près similaire par son architecture et ses dimensions à celles encore utilisées de nos jours, assurant le transport des hommes et marchandises entre Majunga et d'autres points de la côte et même jusqu'aux Comores. Mais surtout, on fait aisément la comparaison avec les boutres utilisés à la même époque dans l'archipel, dont on peut avoir une certaine idée d'après cette description de l'amiral de Beaulieu : «Les navires arabes qu'ils appellent «pangayes»(32) sont bâtis d'une étrange façon, les planches n'étant clouées ni calfatées comme celles de nos navires, mais cousues les unes aux autres à l'aide de fils faits avec de l'écorce de Cocos, et goudronnées ou poissées par dessus la couture ; aussi font-ils beaucoup d'eau, et il y a continuellement cinq à six hommes occupés à bord à vider l'eau ; il faut qu'ils prennent bien leur saison pour naviguer, ayant toujours vent derrière, car ils ne pourraient prêter le côté au vent s'il survenait quelque peu. Ils ne sont pas tillaqués et peuvent porter cinquante à soixante tonneaux»(33). Le qualificatif «arabe» semble un peu abusif ici, mais il est significatif d'un type d'embarcation propre à l'aire souahilic. L. Mariano emploie le mot «Champanas» pour le désigner(34), mais il faudrait en connaître l'origine. Le problème de la construction des embarcations reste presque entier avant le XVIIIe siècle, alors qu'il ne doit pas en être de même pour le XIXe siècle si toutes les sources historiques disponibles sont exploitées ; nous savons que l'entretien au moins des boutres était assuré par des gens résidant à Madagascar, créant ainsi une véritable économie des navires(35) ; d'autre part, il est attesté que l'interdiction de Ranavalona Ière a partiellement échoué puisque bien après le règne, en 1863, Grandidier fait le constat suivant : «A Maintirano, quelques Sakalava possèdent des boutres»(36).

Guillain fournit quelques détails concernant la marine *Antalaoatra* prouvant qu'il s'agit d'une véritable institution : «La colonie avait ses couleurs particulières ; un pavillon mi-partie rouge et blanc (le rouge inférieur) était celui de

(31) *COACM II* p. 88.

(32) Interprétation de Grandidier : daous (daws) ou boutres

(33) *COACM II* p.p. 365—366 Juin—Juillet 1620.

(34) *COACM II* p. 238 mai 1617 Mazalagem est le lieu de l'observation.

(35) A. Grandidier, *Souvenirs de voyages* (1865—1870). Antananarivo 1971 p. 27 «Antalaoatra comme Sakalava, pour calfater leurs embarcations, se servent de coton imbibé d'huile qu'ils retirent surtout de poissons-scies lesquels en donnent en moyenne chacun, de 60 à 80 litres (chiffres un peu excessifs) valant au Menabe environ 1 piastre les 10 litres». Grandidier se trouvait alors dans la région de Maintirano.

(36) id. p. 26.

la marine ; un autre aux trois couleurs, rouge, blanc, et noir, flottant sur la ville. Enfin les pavillons de chacune de ces couleurs avec une devise ou un nom au milieu, étaient aussi arborés sur les boutres antaloats»(37). Sur un autre plan, l'usage que l'on faisait de ces boutres revêt aussi une grande importance.

Le transport des marchandises et secondairement des hommes constitue bien sûr la principale occupation de la flotte *Antaloatra*, mais encore faut-il préciser le mécanisme des échanges ; l'impression que nous avait suggérée la lecture de divers témoignages, ainsi que l'évolution de la conjoncture dans l'océan Indien est que les marchands Taloatra s'occupaient de la collecte des produits sur les côtes malgaches, alors que des boutres plus gros porteurs et plus résistants venaient régulièrement chaque année en prendre livraison et débarquer des marchandises destinées aux Malgaches(38). Les embarcations devaient être conçues en fonction d'une activité qui obligeait à remonter les rivières, et à fréquenter des côtes souvent inhospitalières. Peut être faut-il évoquer dès maintenant l'impact de l'arrivée des Européens, Portugais notamment dans l'océan Indien sur les activités maritimes.

En Afrique de l'Est, la présence portugaise eut de lourdes conséquences comme le souligne une récente étude sur la partie méridionale de la côte souahilite ; les navires musulmans ont désormais à se pourvoir d'une licence pour pouvoir trafiquer dans le canal de Mozambique ; les anciens maîtres des villes maritimes y répondent soit par la contrebande, soit en transférant leur centre d'activité, mais ne peuvent éviter le déclin, et ne jouent plus que le modeste rôle de *middlemen* entre les nouveaux maîtres et les producteurs(40). Chez les *Antaloatra*, le problème se posait d'une autre manière. Comme la présence portugaise, et à partir du XVII^e siècle, anglaise et néerlandaise, ne se manifestait qu'occasionnellement(41), ses conséquences ont dû davantage être observables au niveau des relations avec l'Afrique et les Comores ; les fouilles archéologiques ont montré que celles-ci se sont maintenues(42), mais ont-elles aussi conservé leur intensité ? Il est encore trop tôt pour répondre à cette question, mais l'on peut affirmer que la nouvelle conjoncture n'a pas contraint les *Antaloatra* à changer de rôle en plus Guillain nous signale, un peu avant 1845, la continuation des visites des gros navires à *Moudzoungaïe* : «Dans ce port abondaient alors chaque année, dit-il, un très grand nombre de daws arabes qui y venaient échanger, contre les produits et les esclaves de Madagascar, les marchandises de l'Arabie, de la côte orientale d'Afrique et des Comores. Deux grands bateaux de Surate y faisaient annuellement un voyage de mousson, chargés d'étoffes de leur pays et

(37) Guillain *ouv. cit.* p. 34.

(38) *Ibidem.* p. 33.

(39) Pour les voyages des boutres de Malindi et d'Arabie, voir note plus haut.

(40) Malyn Newitt, *The Southern Swahili Coast in the First Century of European Expansion in Azania* (Nairobi) XIII 1978, pp. 111-126. Le rôle des établissements musulmans se réduisait désormais à suppléer l'économie des possessions portugaises.

(41) Exemple : pillage de Manja par T. Da Cunha en 1506. *COACM I* p. 15.

(42) P. Vérin *ouv. cit. t. I.* p. 80.

de Cutch»(43). C'est sans doute le signe que les échanges se sont développés depuis le XVI^e siècle, mais les *Antaloatra* ont déplacé leur centre d'activité.

Sans entrer dans le détail de la chronologie des différents établissements, nous avons choisi de dresser un tableau de ces établissements à un moment de l'histoire et de nous en servir comme point de départ pour l'étude de l'évolution des échanges et de celle de la communauté. Guillain en donne une image approximative mais intéressante au moment de la pénétration Sakalava au XVII^e siècle : il dénombre quatre centres principaux.

- Langany gouverné par un certain Amadi
- Kandrary dont le chef était Manafi
- Bouéni dont le chef était Faki ou Yombi-Faki
- Baly gouverné par Ibrahim

Le plus important était Langany dont le chef avait le titre de sultan, et semblait jouir d'une certaine prééminence sur les autres. Après la conquête Sakalava, le centre se déplace vers Boeni (Antsoheribory ou l'ensemble de la baie de Boina), avant de se fixer finalement dans la baie de Majunga à partir de 1750 lorsque la communauté finit par s'accommoder à la présence des nouveaux maîtres du pays. Puis arrivent les Merina au XIX^e, bouleversant l'équilibre établi, guerroyant contre les Sakalava et leurs alliés Talaotra. Comment cela se traduit-il sur le plan commercial ?

Soulignons que toute cette période du XVII^e à la fin du «Royaume de Madagascar» est marquée par un développement considérable du commerce des esclaves, stimulé par les besoins des planteurs d'Amérique et des Caraïbes ; les marchands Talaotra participent activement à la traite et s'enrichissent, mais se trouvent gênés par la guerre entre Merina et Sakalava à laquelle ils se trouvent mêlés par la force des choses. Ils s'adaptent cependant, du moins ceux qui sont restés. Il est frappant que durant la période, nos marchands semblent se mêler un peu mieux aux Malgaches, ne se contentant plus de rester sur les rivages ; «... à l'aide d'un colportage toujours actif, (ils) se livraient aux mêmes spéculations à l'intérieur où ils circulaient librement et sans autre obligation que celle de faire quelques cadeaux aux chefs des pays dans lesquels ils trafiquaient»(44). Les sources nous permettent d'aller plus loin dans l'étude du mécanisme des échanges entre les établissements et les centres non islamisés.

La voie la plus sûre pour les navires est-africains pour pouvoir trafiquer avec le Nord-Ouest malgache consiste à se diriger directement vers le port Antaloatra le plus important, Langany, dans la baie de Mahajamba, avant la conquête Sakalava ainsi que le nouveau Masselage (baie de Boina), et Majunga ou Moudzoungaïe au XIX^e siècle. Lamu et Mombassa trafiquaient de préférence avec la baie de Boina (alias Masselage), mais on sait que dès le milieu du XVI^e siècle Malindi y envoyait aussi des navires(45). Le drainage des produits et la redis-

(43) Guillain *ouv. cit.* p. 33.

(44) *Ibidem.* p. 34.

(45) *COACM I* p. 99. Exploration de Madagascar par Balthazar de Sousa (1557).

tribution n'étaient pas assurés par les seuls *Antalaotra*, grâce à leurs flottilles de pirogues ou par voie terrestre, les populations de la côte s'en occupaient aussi elles-mêmes ; les gens de Sahadia (Manambolo) trafiquaient ainsi avec Boeni(46). L. Mariano les voit dans la baie en 1614. Pour l'arrière pays immédiat, les choses se passent plus aisément, car les relations se font directement, « ... des grandes caravanes y amènent de l'intérieur beaucoup de bœufs et beaucoup d'esclaves... » écrit le Jésuite portugais(47). Il peut paraître inexact de parler ici de caravanes, mais l'image révèle un aspect important des échanges, en particulier le trafic avec l'arrière-pays.

Quant aux produits échangés, ils ne présentent pas une gamme aussi étendue qu'on pourrait le supposer. Le Nord-Ouest fournit pour une part du ravitaillement aux échelles, et pour une autre, des marchandises destinées au grand commerce international. Les pirogues qui vont à Boeni ou Majunga transportent du riz en quantité, des noix de coco, de la volaille ainsi que toutes sortes de denrées que les *Antalaotra* ne produisent pas, ou pas en quantité suffisante. Les bœufs et les esclaves destinés surtout à l'exportation occupent sans doute la plus grosse part du trafic ; les gros navires européens portant de nombreux hommes d'équipage sont de gros consommateurs de viande, tout comme les forteresses portugaises de l'Afrique orientale mal soutenues par l'arrière-pays(48). La traite ne cesse parallèlement de s'intensifier, se déplaçant au fur et à mesure que se modifie la conjoncture ; elle se faisait librement dans n'importe quelle échelle avant le XIXe siècle, puis à Anorontsangana et à Maintirano lorsque l'interdiction survint(49), et des officiers merina y participaient souvent assez activement, c'est de loin l'aspect du commerce qui rapporte le plus.

Les populations ne sont pas les seuls intéressés par ce trafic, un texte du XVIIe siècle, récemment publié signale que les « Hova » eux-mêmes conduisaient jusqu'aux environs de la baie de Mahajamba une fois par an en mars et avril 10 000 têtes de bétail et 2 ou 3 000 esclaves(50). Le même texte donne une idée des prix pratiqués vers 1640 (revente aux Portugais par les *Antalaotra*) : un bœuf coûtait 2 roupies de Surat, une vache 1,5 roupie, une chèvre ou un mouton 1/2 roupie, le prix des esclaves n'est pas indiqué. A la fin du XIXe siècle, les choses ont très sensiblement évolué, car d'abord le prix du bœuf se trouve fixé impérativement à 15 piastres par l'administration malgache, alors qu'un esclave coûterait 150 à 200 f vers 1892(51). Que les *Antalaotra* aient continué

(46) *COACM II* p. 212–213 Lettre de L. Mariano (1616) « ... Mazalagem, port très fréquenté par les habitants de Sadia qui s'y rendent soit par terre en vingt jours, soit le plus souvent par mer en cinq jours seulement, quelquefois en dix. »

(47) *Ibidem.* pp. 14–13. Av. 1613.

(48) Malyn Newitt *op. cit.* p. 121.

(49) Grandidier a assisté à ce trafic en 1868 à Maintirano, et affirme que c'est le principal marché de l'île. *Op. cit.* Souvenirs... p. 26.

(50) S. Ellis. Un texte du XVIIe siècle sur Madagascar in *Omalysy Anio*, 9, 1979. Antananarivo p. 161.

(51) P. Vérin citant Douliot *Ouv. cit.* p. 196.

à se livrer à un commerce prohibé à la fois par les Malgaches et par les Britanniques, cela témoigne d'une certaine audace d'abord, mais aussi d'un opportunisme certain, car tout au moins du côté malgache, il leur aura fallu se créer des complicités, convaincre des officiers merina, et les gagner à leur cause.

A côté de ces produits très recherchés, d'autres se vendent bien aussi ; les *Antalaoatra* collectaient traditionnellement des rabanes et toutes sortes de produits de vannerie dont on retrouve les traces dans les îles Querimba(52), et aux Comores (53). A la fin de la période la gamme des marchandises exportées s'élargit, portant aussi sur les produits de l'artisanat(54). Mais alors que se développent les échanges, la communauté *Antalaoatra* connaît cette fois des changements profonds comme jamais elle n'en a connus dans son histoire.

En premier lieu, si les activités commerciales se sont concentrées à Majunga et secondairement dans quelques petits postes, c'est à cause de phénomènes économiques prévisibles, mais c'est aussi en raison des nouvelles lois malgaches qui contraignaient les marchands à faire leur trafic dans les régions contrôlées par des garnisons militaires, ce qui a entraîné le déclin des échelles secondaires. Leur monopole se trouve aussi par la même occasion interrompu par les marchands merina, hova en particulier, ainsi que par des Sakalava parfois propriétaires de boutres. Or, en même temps se poursuit et s'accélère le métissage avec des Malgaches observé par Grandidier (55). les particularités de la communauté se perdent lentement mais sûrement au point que par rapport aux Malgaches, elle ne se distingue plus que par sa religion et par un niveau de vie sensiblement plus élevé, mais les officiers supérieurs merina les égalent sur ce plan. Tout cela autorise à penser que les *Antalaoatra* constituaient avant tout une communauté économique, et que les autres traits de leur culture ont surtout servi à en préserver du moins la cohésion, sinon les intérêts.

DU NEGOCE AU POUVOIR POLITIQUE

Dans un bref article sur l'étude de l'océan Indien, J. Aubin reconsidère les problèmes des flottes de haute mer, et du commerce, et conclut qu'en général les pouvoirs politiques ont préféré confier à des spécialistes le soin d'organiser une marine et un réseau commercial, plutôt que de s'en occuper directement(56). Le schéma, s'il souffre quelques exceptions, n'en pose pas moins le problème des relations entre les classes marchandes et les pouvoirs dont on a déjà relevé quelques cas intéressants(57).

(52) Malyn Newitt. *op. cit.* p. 120 Il s'agit notamment de produits en raphia.

(53) Relation de W. Peyton 1614 *COACM II* pp. 83/84.

(54) Sur cette question, voir M. Rasoamiaramanana *ouv. cit.* pp. 53-58.

(55) J. Aubin, Quelques remarques sur l'étude de l'Océan Indien au XVI^e siècle, in *Agrupamentos de l'Estudos de Cartographia Antigua LXXV* 1972 Coimbre.

(56) Par exemple Pearson, *Merchants and rulers in Gujrat. The response to Portuguese in Sixteenth century.* Londres, Los Angelos. 1976. 178 p.

(57) Guillain, *ouv. cit.* p. 24.

Quand il s'agit des *Antalaoatra*, on ne peut que constater une certaine stratégie dont le but est constamment de préserver le négoce.

Dans un premier temps, jusqu'à l'arrivée des Sakalava, la communauté vit isolée des habitants de la côte, soit sur les îles situées dans d'immenses baies, soit en des points peu accessibles. La chose était grandement facilitée par l'état de division de l'intérieur entre plusieurs souverains, d'autant qu'aucun de ces derniers ne disposait d'une marine. Lorsque Tsimanata, alias Andriamandisoarivo, franchit le Manambolo pour envahir le Nord-Ouest, vers la fin du XVII^e siècle il bouleverse l'ordre existant à un point insoupçonné. Voyons d'abord comment les choses se sont passées dans les faits.

Au départ, il s'agit d'une entreprise de conquête politique ; conquête de l'Ambongo, de la vallée de la Betsiboka, prise de Nosy Manja dont on sait qu'elle est habitée par les *Antalaoatra*, lesquels visiblement ne voulaient pas renoncer à leur indépendance. Les conquérants se rendent compte du rôle éminent joué par les Islamisés en matière de commerce, rôle si bien résumé par Guillain : «... La présence des Antalaoatra sur un point du pays était avantageuse surtout au chef et à la population qui résidaient autour de ce point. Intermédiaires nécessaires entre les indigènes et les commerçants étrangers, c'était à leurs établissements que les navires de ceux-ci, et principalement, les daws arabes venaient de préférence aborder. Chefs et sujets étaient donc jaloux d'avoir près d'eux 40 colons dont l'aptitude commerciale procurait aux uns de nouveaux ou de plus grands moyens d'échange et de consommation, aux autres, les cadeaux à l'aide desquels les marchands cherchaient à capter leur bienveillance ou à se faire concéder quelques privilèges»(58). La plupart de nos marchands ne s'associent pas de bon gré aux maîtres Sakalava, certains ont d'ailleurs préféré s'enfuir vers l'Afrique ou vers les Comores, ou tout au moins à Nosy Be(59). Ceux qui restent tentent évidemment de s'adapter, en préservant l'essentiel, c'est-à-dire leur religion et le droit de continuer leurs activités.

Tant qu'il n'y avait qu'une seule royauté, celle fondée par Andriamandisoarivo et continuée par son fils Andrianamboniarivo, la communauté pouvait rester relativement unie, mais le problème commence à se poser avec le souverain suivant Andriamahatindriarivo lequel avait à coexister avec les bâtards de son père ; il se produit alors des phénomènes de rapt d'*Antalaoatra* par ces derniers, ayant pour but de s'approprier une partie du commerce. Pour mieux protéger ses marchands, Andriamahatindriarivo les transféra près de lui à Majunga (Moudzoungäie), et dès lors se développe une collaboration qui connaît son apogée sous le règne de Ravahiny, mais qui se trouve brutalement remise en question par l'irruption d'une nouvelle puissance politique. La situation qui prévalait dans le pays à la veille de cet événement mérite cependant qu'on s'y arrête, car elle permet de comprendre le rôle nouveau de la communauté.

Les *Antalaoatra* ne se sont pas contentés de subir la situation, ils ont su tirer

(58) Les habitants de Baly par exemple.

(59) Guillain *Ibidem* p. 67.

profit de leur position pour exercer une certaine emprise sur les souverains successifs, tentant de les convertir, eux ou leur entourage à leur religion, ou à défaut essayant d'influencer leurs décisions. Andriantsoly, l'adversaire direct des Merina, représente un cas symbolique ; converti à l'Islam, il s'était entouré de conseillers Talaotra, au point d'être désigné par ses sujets «roi des Antalaots» (60). Son principal homme d'affaires, un certain Abdallah Badouro appartenait aussi à la communauté, ses principaux *manantany* (Bouana-Mari etc..) sont des Talaotra, ainsi que quelques-uns de ses chefs militaires. L'avenir de la communauté se trouve tout naturellement confondu avec celui de la royauté Sakalava mais provisoirement. Avec leurs boutres, les Talaotra participent à la guerre entre Merina et Sakalava. Beaucoup d'entr'eux ont fui après la défaite, partageant le sort d'Andriantsoly, mais d'autres ont écouté favorablement les offres de paix de Radama. Le souverain merina comprit tout de suite l'avantage qu'il pourrait tirer de la classe des marchands, en leur proposant de continuer leurs activités, sauf la traite. Nous avons montré plus haut comment les *Antalaotra* se sont accommodés de la nouvelle situation, mais cette fois-ci, ils ont dû renoncer à leur monopole, et sans s'en rendre compte à leur identité culturelle.

Nous avons vu d'un survol rapide évoluer une communauté très originale et très caractéristique du Nord-Ouest ; c'est cinq siècles d'histoire de la région qui se trouvent ainsi évoqués, de manière un peu trop sommaire pourra-t-on dire. Notre objectif a été de poser quelques problèmes précis qui limiteront notre contribution, les quelques réflexions faites au fur et à mesure nous autorisent à tirer des conclusions d'ensemble.

En premier lieu, l'observation de la communauté nous aura permis de définir un peu mieux l'entité, notamment qu'il s'agit surtout d'une communauté économique cimentée par une religion, l'Islam ; le commerce et la maîtrise de la mer ont donné aux Antalaotra leur puissance, mais leur foi a maintenu une cohésion qu'une langue proche du Souahili devait en outre favoriser.

Le XIXe siècle a joué un rôle important dans l'histoire du groupe ; après avoir victorieusement résisté aux Sakalava, il se trouve confronté à des adversaires plus subtiles et sombre lentement dans le déclin et l'oubli.

Le comportement des marchands met en relief des stratégies millénaires observées ailleurs, et consistant à se tenir écarté des remous politiques quand c'est possible, et de peser sur le pouvoir lorsque cela ne l'est pas. Elles ont été appliquées ici avec bonheur puisque la puissance de la communauté a duré cinq siècles, au cours desquels on a vu louvoyer habilement nos marchands, toujours à la recherche de solutions appropriées.

(60) *Ibidem* p. 82.



REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPERS (E.A.), Madagascar and Mozambique in the nineteenth century : the era of Sakalava raids' (1800–1920). in *Omalý sy Anio* (Antananarivo) 5–6 1977 pp. 37–53
- AUBIN (J.), Quelques remarques sur l'étude de l'Océan Indien au XVI^e siècle. Coimbre. 1972. in *Agrupamentos de Estudos de Cartographia Antigua*. LXXV
- BENEVENT, Etude sur le Boeni. in *Notes Reconnaissances et Exploration* (Antananarivo) 1897. Vol. III pp. 49–77.
- CHITTICK (N.), The Shirazi colonization on East Africa. in *Journal of African History*. Vol. VI n° 3. pp. 273–274.
- ELLIS (S.), Un texte du XVII^e siècle sur Madagascar in *Omalý sy Anio* n° 9 (Antananarivo) 1979 pp. 151–166.
- GRANDIDIER (A.), etc... *Collection des Ouvrages Anciens concernant Madagascar* Paris 1903–1920. Pls. vols.
- GUILLAIN, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar*. Paris 1845.
- MALYN (N.), The Southern Swahili Coast in the first century of European expansion. in *Azanya*. XIII 1978. (Nairobi) pp. 111–126.
- OTTINO (P.), *Madagascar, les Comores et le Sud-Ouest de l'Océan Indien*. Antananarivo 1974.
- RASOAMIARAMANANA (M.), *Aspects économiques et sociaux de la vie Majunga entre 1862 et 1881*. Antananarivo 1974.
- TRIMINGHAM (J.S.), *Islam in East Africa*. Londres 1964.
- VERIN (P.), Les Arabes dans l'Océan Indien et à Madagascar. in *Revue de Madagascar* (Antananarivo) 1966. 4^e série n° 34 pp. 16–18.
- VERIN (P.), *Les échelles anciennes du Commerce sur les Côtes Nord de Madagascar*. Lille 1975. 2 vols.

